

**Rencontres poétiques 2018-2019
avec Francis Ponge et les auteurs
de la collection**

« Métamorphoses »

*

« *Le plus simple n'a pas été dit¹.* »

Matérialiste, lucrétien et taciteen, résistant, adepte du soleil, affirmatif et parfaitement furieux, perfectionniste sans perfection, partisan du classicisme sans aucun goût pour le néoclassicisme, quelque peu entier de sa personne, redéfinisseur — mais non restaurateur — du lyrisme, Francis Ponge (1899-1988) offre mille raisons que l'on s'intéresse à son œuvre. Ses deux premiers livres ont été publiés, à seize ans d'intervalle, dans des collections où Jean Paulhan (1884-1968) avait l'occasion d'exercer son génie éditorial. En Normandie, il était par ailleurs naturel que les Rencontres poétiques — les dixièmes — se penchassent un jour sur cet ancien élève du lycée Malherbe de Caen.

À l'IMEC, la présence de Francis Ponge se laisse lire à travers plusieurs fonds : Jean Paulhan, Max-Pol Fouchet, Gaëtan Picon, Christian Prigent, Le Seuil et Jacques Derrida. Fille de l'écrivain, Armande Ponge a récemment déposé 186 lettres de Jean Paulhan à Francis Ponge, qui sont venues logiquement rejoindre le manuscrit du *Parti pris des choses*, lequel figurait déjà au fonds Paulhan. Ces ensembles ne prétendent pas reconstituer l'itinéraire de Francis Ponge sur le mode de l'exhaustivité, mais ils permettent de projeter une assez vive lumière sur plusieurs moments de sa vie poétique.

*

L'itinéraire familial de Francis Ponge est mieux connu depuis la publication, par Armande Ponge, du premier tome de sa rétrospective *Pour une vie de mon père. 1899-1919*. On y trouve l'essentiel des archives familiales, notamment les lettres de Francis Ponge à ses parents. Issu d'une famille huguenote nîmoise, mais né à Montpellier en 1899 — « *un pied dans le XIX^e siècle* », dira-t-il — baptisé à Paris dans la religion protestante, Francis Ponge — au gré des mutations de son père Armand, qui travaillait pour le Comptoir national d'Escompte — fut d'abord scolarisé en 1908 au lycée Frédéric Mistral d'Avignon, puis, à partir de 1909, de la classe de sixième à la classe de philosophie, au lycée Malherbe de la ville de Caen, alors logé dans l'abbaye aux Hommes. Il y est comme chez lui, joue *Le Malade imaginaire* en classe de quatrième, se bat avec quelques élèves caennais qui se moquent de son accent du Midi et gardera jusqu'au Parc des Princes sa première passion caennaise pour le football.

La lecture du Littré commence pour lui à l'âge de 14 ans. Avec un alphabet, les fondations de son activité poétique sont en place. D'abord irrégulier, fortement imprégné de latin, son parcours devient brillant, suffisamment pour le mener en

¹ Francis Ponge, « Pochades en prose », dans *Le Grand Recueil. Méthodes*, Gallimard, 1961, p. 66.

hypokhâgne puis en khâgne au lycée Louis-le-Grand. Il passe de cet élève « *intelligent qui réussit généralement assez bien et à assez bon compte* » à cet autre, à qui l'on promet, à l'entrée en seconde, un « *avenir brillant* » et qui séjourne en Allemagne durant l'été 1914, pour perfectionner son allemand, quand la guerre éclate et provoque, sous ses yeux, la joie de la population. Son père le ramène en France par Zürich. Abonné à la petite revue symboliste *La Presqu'île* (1916-1918), il y publie un sonnet le 15 octobre 1916, comme il l'annonce à ses parents : « *La Presqu'île m'a envoyé une épreuve de mon sonnet à corriger. Hé hé !! ça fait plaisir !...* » En août de la même année, il avait rencontré Jean de Bonnefon, de la revue *La Presqu'île*, à Paris, ville où il s'installe en septembre. Les poèmes manuscrits qui suivent sont âprement discutés en famille, notamment avec son père, un lettré.

La vie d'étudiant à Paris est bien documentée par ses lettres de jeunesse. Francis Ponge vit douloureusement la contradiction entre le plan dissertatif enseigné par ses maîtres (Maurice Souriau, André Bellessort) et son besoin d'analyse et d'expression personnelle — sans parler de la passion du Livre, biblique, lexical, mallarméen. La suite de ses études est marquée par de remarquables scènes de mutisme : admissible en licence, admissible à l'École Normale supérieure, il reste deux fois muet à l'oral. En juillet 1923, après la mort de son père, refusant de travailler à la librairie Gallimard comme le lui propose Gaston Gallimard, il se réfugie à Caen auprès de sa sœur et de sa mère.

Le tropisme nîmois joue en faveur de Francis Ponge, lorsque son père lui conseille de prendre contact avec Jean Paulhan, secrétaire de Jacques Rivière, le directeur de *La N.R.F.* La grand-mère maternelle de Francis Ponge est une amie de madame Paulhan qui s'occupe comme elle, mais d'une manière plus durable, d'une pension de famille parisienne. Est-ce son sens de la tradition ? En 1958, Francis Ponge fournit à Jean Paulhan copie de son arbre généalogique, dessinant une lignée qui remonte à Louis VI, en passant par Honoré de Montcalm, lequel se convertit, en 1562, au protestantisme. Il signe *La Figue* : FRANCISCUS PONTIUS / NEMAUSENSIS POETA / ANNO MCMLIX FECIT. Un matin d'avril, entre Aix et Marseille, au lieu-dit de La Mounine, près de Beau Soleil et Bel Ombre, il a cette expérience qui marquera durablement sa vision tragique de la lumière méditerranéenne : le noir en plein soleil. Rien là de régionaliste : Ponge ne se laisse pas assigner à résidence, mais laisse des « Souvenirs d'Avignon », écrits en 1930, et ne répugne pas à renseigner ses premiers biographes.

Lauréat du premier Grand prix national de la poésie créé par Jack Lang en 1981, il est fait commandeur de la Légion d'honneur en 1983 ; il reçoit le grand Prix de Poésie de l'Académie française en 1984 (30 000 francs), pour l'ensemble de son œuvre, le grand prix de la Société des gens de lettres en 1985. À Paris, il habite le plus souvent rue Lhomond. Mort le 6 août 1988 au Bar-sur-Loup, dans les Alpes-Maritimes, où il aimait se retrouver de plus en plus souvent depuis l'été 1962, il est inhumé au cimetière protestant de Nîmes.

Ponge, Rivière, Paulhan

Les archives Gallimard ne portent pas de trace directe de la rencontre de Francis Ponge avec Jacques Rivière, puis de Jean Paulhan, lorsque celui-ci n'était encore que le secrétaire de Jacques Rivière. Mais Ponge s'en est expliqué à plusieurs reprises, notamment dans *Méthodes* (Gallimard, 1961, p. 171) et dans les notes de bas de page de sa correspondance avec Jean Paulhan (Gallimard, 1986).

Après avoir envoyé ses « Trois satires » à Jean Paulhan (le manuscrit de « Trois moments satiriques » figure en effet au fonds Paulhan), Francis Ponge est invité par lui

soit au Ministère de l'Instruction publique, où il travaille encore, soit rue de Grenelle, siège de la revue. C'est au siège de la N.R.F., le 23 mars 1923, que Ponge est reçu par Jacques Rivière, en présence de Jean Paulhan et de Roger Allard. Dans une séance que Ponge décrit comme une sorte de tribunal, il apparaît que Ponge est plus proche de Jules Romains que de Paul Valéry et ne connaît pas André Breton — lequel n'est pas encore surréaliste. Francis Ponge reçoit *Jacob Cow le pirate* des mains de Jean Paulhan et n'est pas retenu par Adolphe Messimy (dreyfusard, ancien ministre de la guerre), comme secrétaire de son expédition africaine. Jean Paulhan transmet à Jacques Rivière deux des trois satires, « L'Employé » et « L'Artiste » : « *Et je lui ai dit ce que j'en pensais* » — ajoute-t-il à l'adresse du poète, à qui il écrit depuis Bayeux. Après un premier contact en février 1923, Francis Ponge voit ses « Trois satires » publiées dans *La N.R.F.* en juin de la même année. En mai, une seconde place de secrétariat se présente : à la N.R.F., il serait chargé de la construction des livres, des rapports avec les imprimeurs. Ce n'est pas une place pour un amateur. Armand, le père de Francis Ponge meurt dans l'intervalle — Ponge n'a eu que le temps de lui montrer les épreuves de ses poèmes. La relation de Francis Ponge avec la maison Gallimard est assez étroite pour que Gaston Gallimard lui adresse une lettre de condoléances : « *je suis près de vous, avec toute ma sympathie en ce moment où la vie vous est peut-être cruelle pour la première fois.* » C'est alors que Francis Ponge côtoie la folie et écrit « Nocturne du père », un texte qu'il envoie à Jean Paulhan.

La collection « Une œuvre un portrait » avait été fondée pour publier en volume des auteurs déjà repérés dans des revues de bonne qualité, comme la revue *Commerce* soutenue par Marguerite Caetani, comtesse de Bassiano. Cette collection accueille notamment *L'Ombilic des limbes* d'Antonin Artaud en 1925 et en 1927 *Qui je fus*, deuxième livre de Henri Michaux. On notera que ces trois solitaires, sans se connaître, sont dans les marges — internes ou externes, telle est la question — du surréalisme. Jacques Rivière est malade quand Jean Paulhan fait composer « », « » et « » pour *La N.R.F.*

Quand en 1925 se dessine le volume des *Douze petits écrits*, Francis Ponge écrit à Jean Paulhan un mardi : « *C'est comme une petite passion qui commence. Il va falloir se montrer. Gallimard m'écrit qu'il va s'entendre avec toi pour mon portrait.* » Il suggère le nom de Chagall (3, allée des Pins, Parc des Princes, Boulogne), ou d'Yves Alix. Ce sera finalement Mania Mavro (1889-1969), sa tante, pour une lithographie originale. Deux feuillets, de titre et de sommaire, figurent au fonds Paulhan pour ce livre titré *Douze petits écrits*. Pas de nouvelle prépublication, mais *La N.R.F.* donne une note sur ce livre dès le 1^{er} avril 1927. Entre temps, Francis Ponge a eu le temps de rendre hommage à Jacques Rivière, non pas dans le volume collectif d'hommage de *La N.R.F.* du 1^{er} avril 1925, mais quelques mois plus tard, en août, sous une forme imitée de Malherbe : « À la gloire d'un ami ». Ainsi se clôt pour Ponge la période Paulhan-Rivière.

Politiques et poétiques

On cèderait au raccourci en écrivant que Francis Ponge a été socialiste, surréaliste et communiste. Mais il est vrai que son itinéraire politique croise les courants d'avant-garde, les métiers, les professions, l'action et l'engagement. Les « Trois satires » publiées dans *La N.R.F.* en juin 1923 témoignent d'une attention aux figures humaines les plus concrètes et n'effacent pas la question du métier. Pour Francis Ponge, la question surréaliste relève de l'aller-et-retour. En 1922, *Le Mouton blanc*, deuxième revue dans laquelle il ait publié, est sous-titré *Organe du classicisme moderne*, assez loin de ce que *La Révolution surréaliste* allait devenir à partir de décembre 1924. Sans doute

faut-il comprendre que le classicisme est à réinventer. Mais en s'affiliant à Jules Romains, *Le Mouton blanc* paraît très éloigné du refus dadaïste du chef-d'œuvre, voire de l'œuvre. « *On peut se moquer du Littré, mais on doit user de son dictionnaire. / Outre la syntaxe en usage, il règle au mieux l'étymologie. Quelle science est plus utile au poète ?* », écrit Francis Ponge dans ses « Fragments métatechniques » parus dans *Le Mouton blanc* de janvier 1923.

En 1930, Francis Ponge, avec Pascal Pia, soutient Perrin, dit Odéon, un objecteur de conscience qui avait refusé de répondre à une convocation qui l'appelait sous les drapeaux. Il envoie à Jean Paulhan le communiqué rédigé par Pascal Pia. Entre le Front populaire et la guerre, Francis Ponge dit lui-même beaucoup fréquenter les arrière-salles des petits cafés, anime des réunions syndicales ou politiques, prononce un grand discours au Moulin de la Galette le 18 avril 1937 devant un millier de personnes, lit assidûment les quotidiens et soutient les ouvriers et les employés. Il s'en ouvre à Jean Paulhan — lui aussi engagé dans l'action municipale, à Châtenay-Malabry, dont Jean Longuet est le maire. Dans « La tentative orale », Ponge rêve d'une association entre écriture poétique et action politique, d'« *un grand Œuvre où les artistes sont dans une technique et les politiques dans une autre : il s'agit au fond de la même chose* ». Publié en 1977 à l'occasion de l'inauguration du Centre Georges Pompidou, *L'Écrit Beaubourg*, souvent décrié ou minoré, n'a pas renoncé à cet espoir.

Régulièrement, et notamment en 1950, Paulhan s'enquiert de la situation de Ponge, « *côté emploi* ». Il lui écrit en juillet : « *j'ai terriblement peur que tu ne sois à la fin déçu. Jamais, fût-ce une "Société d'amis de F.P." ne pourra te tirer tout à fait d'affaire. J'ai été mêlé aux tentatives faites pour assurer à Valéry son indépendance. À chaque fois, tout échouait lamentablement. Non, il te faut tout à fait trouver une "situation". Même mal payée, mais (autant que possible) stable. Je cherche autant que je peux.* » Jean Paulhan n'a guère varié là-dessus : les écrivains doivent avoir un métier. Le 13 octobre 1964, Francis Ponge écrit à Gaëtan Picon que ses cours reprendront fin octobre à l'Alliance française « *(pour y gagner quelque chose comme 500 ou 600 francs par mois...)*. Il est clair que cette situation ne saurait durer. Nos réserves s'épuisent. S'il s'avère que je ne suis bon à rien d'autre, il faudra que je demande à être employé à plein temps à l'Alliance (40 heures par semaine), ce qui me vaudra tout juste le nécessaire pour vivre et exclure toute production personnelle. » Francis Ponge démissionnera de l'Alliance française en 1965. Sur le plan conjoint de la politique et d'une certaine histoire du surréalisme, en mars 1972, il conseille à Christian Prigent la lecture du livre d'André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, qui reçut cette année-là le prix Roger Nimier.

Francis Ponge avec Jean Paulhan

Après les « Trois satires » qui ont provoqué leur première rencontre, Francis Ponge envoie un « Martyre du jour » qui ne plaît guère, puis — on l'a vu — « Nocturne du Père » et un « *Petit exercice* » : « *Surtout ne me jugez pas sur ma conversation. J'ai toujours été collé à l'oral. Je suis d'une "bêtise inconcevable" dans la conversation. Je dis souvent le contraire de ce que je veux dire* », écrit-il à Jean Paulhan le 9 août 1923. Francis Ponge et Jean Paulhan se jurent de se parler franchement, réserve comprise. Ponge donne parfois l'impression — c'est son expression — de *courir après* Paulhan.

Une deuxième série de textes, « Du Logoscope » est composée pour le numéro de février 1925 de *La N.R.F.*, comprenant « Souvenir » et « Voici qui l'a tué », mais Francis Ponge demande des caractères plus gros et, devant le refus de Jacques Rivière et sans craindre de mettre Jean Paulhan en difficulté dans une période déjà tendue pour lui,

retire son texte. Il semble que Ponge ait alors réorienté les mêmes textes vers *Le Disque vert*, dirigé par Franz Hellens, puisque celui-ci, en 1949, lui renvoie le manuscrit, dont le texte sera repris dans *Méthodes*, avec « Multicolore » (Gallimard, 1961, p. 172-173). Dès août 1925, Francis Ponge accède à la tête du sommaire de la revue de Jean Paulhan avec son hommage à Jacques Rivière, « À la gloire d'un ami ». Suivent « La famille du Sage » et « Notes d'un poème » dans *La N.R.F.* de septembre et novembre 1926. Le premier a été relu par Léon-Paul Fargue.

En 1927, Ponge envoie à Jean Paulhan trois études pour le numéro des *Feuilles libres* consacré à Léon-Paul Fargue. Son souhait n'est pas seulement d'écrire, mais de vivre ensemble, comme il l'écrit le 21 octobre 1927, depuis Le Grau du Roi : « *Tu aurais bien dû venir vivre avec moi. Un jour tu viendras j'espère. Nous irions rejoindre Éluard, ou ailleurs, tâcher d'installer quelque chose, pour faire s'abattre tout le reste —, pour un moment.* » Un dimanche soir de 1935 – « Le Cageot » vient de paraître dans *Mesures* – et Francis Ponge veut y voir « *un tour de force de [l']amitié* » : « *savoir écrire ce serait savoir vivre, — avec ou sans trait d'union... Mais vouloir l'amitié facile : autant espérer que les œuvres naîtront naturellement polies.* »

Dans l'esprit de Jean Paulhan, Francis Ponge pouvait devenir une sorte de secrétaire à la revue. Un vendredi de 1928, Ponge lui écrit : « *Le fameux jour que le comité de la NRF s'est réuni à Lutétia si j'avais seulement compris quand tu m'as demandé de prendre des notes que c'était le début de mon service à la N.R.F. à tes côtés ! mais je devais y voir trouble / Travailler d'accord avec vous, être constamment en rapport avec toi, depuis cinq ans je n'ai pendu qu'à cela* ». Ne fut-ce qu'un malentendu ? Par la suite, en juin 1928, Francis Ponge avouera à Gaston Gallimard que, cherchant un emploi en librairie, il s'est lui-même qualifié d'ex-directeur technique aux éditions de la NRF, tout en ajoutant : « *(J'ai peut-être un peu exagéré)* ». En 1935, la veille du jour où elle paraît chez Van den Berg, dans la nuit qui suit la naissance de sa fille Armande, Francis Ponge rêve à la revue *Mesures* : « *D'un format environ triple, sous une couverture très glacée, dans les blancs et roses naturellement, ornée d'un portrait de femme de profil, habillée d'un simple corsage et tenant un cageot, entièrement occupé par quelque chose comme un gros pigeon ou un lapin blanc. Toute la revue sur papier également glacé, imprimé en très gros caractères (comme un livre d'enfant) était abondamment illustrée de petites peintures mêlées au texte, de valeurs assez tendres mais très vives (un peu Renoir mais plus léchées)...*

Comme elle est, c'est beaucoup plus pratique et très bien. Je ne trouve pas que le Cageot y soit déplacé. On t'en parle beaucoup ? — Je voudrais bien savoir qui se permet de le trouver insignifiant ou mal fait : il me semble que je t'en parlerais alors à mon tour. »

Depuis La Fayolle du Lac en Haute-Loire, et doté d'une moto rouge « *qui marche très fort* », Ponge envoie à Paulhan ses « *poésies* » (avec tréma) : « *Comme je n'ai pas encore reçu d'épreuves, voici sous quelle forme je voudrais les voir imprimer. Tu verras que j'ai supprimé "un quelque enfant" et le titre "sorte de psaume rhétorique". Pour "masquer passés publics" et ses 13 pieds, j'ai décidé de le conserver encore (faute d'avoir trouvé mieux). Comme ce ne sont que des morceaux j'ai préféré supprimer tous leurs faux-titres. J'ai trouvé le mot Gnosienne au titre de quelques petites pièces du musicien Satie (qui n'était pas seulement, je crois, un musicien mais un philosophe épatant). / J'aimerais mieux qu'il ne soit pas trop tard et que tu adoptes cette forme, mais si je reçois des épreuves avant ta réponse je n'oserai pas chambarder tout et ma foi tant pis, ces modifications seront pour le livre, et non pour la revue.* » Cet esprit de compréhension se heurte cependant à un violent désir de communauté et à l'aveu de ses torts, comme en 1933, lorsque Ponge relit les lettres que Paulhan lui a envoyées depuis dix ans. Ponge envoie à Paulhan une

note sur *Le Fleuve caché* de Jean Tardieu et lui demande ensuite de la supprimer, Paulhan l'ayant déjà demandée à Raymond Schwab. « *Je t'en prie, pardonne-moi tout ce que j'ai pu faire ou dire contre nous deux.* » Ponge est heureux que « *Végétation* » paraisse en décembre 1932 dans le n° 231 de *La N.R.F.* La composition ne veut pas reconnaître la forme *ramoitié* écrite par Ponge, et croit devoir la corriger en *ramollie*, que l'on retrouve dans plusieurs éditions ultérieures. Les épreuves corrigées sont au fonds Paulhan.

Malgré les énigmes construites autour de Jean Paulhan — parfois surcommentées par la critique — il reste ceci : Jean Paulhan est aux yeux de Francis Ponge le lecteur, celui qui le dispense de savoir *pour qui* il écrit. Ce principe vaut pour tous les textes, quelle que soit la revue, quel que soit l'éditeur. Les *Proèmes* de 1948 commencent par cette note transparente : « *Tout se passe (du moins l'imaginé-je souvent) comme si, depuis que j'ai commencé à écrire, je courais, sans le moindre succès, "après" l'estime d'une certaine personne.* » Là est l'essentiel.

Francis Ponge et Max-Pol Fouchet

Sous l'occupation allemande, le fait que Pierre Drieu la Rochelle dirige *La N.R.F.* à partir de décembre 1940, réoriente les poètes vers d'autres revues, comme *Messages* et *Fontaine*. Francis Ponge choisit les revues dans lesquelles il veut publier ses textes et joue sur leur connivence qualitative. Dès juin 1941, il envisage de publier dans la revue *Fontaine* des extraits du *Parti pris des choses* encore à paraître et un ouvrage complet chez Charlot, à Alger, *Le Carnet du bois de pins* qu'il vient d'écrire. En l'absence d'archives Charlot, on sait seulement que le second projet n'aboutira pas. Il est vraisemblable que la publication chez Mermod a dû son aboutissement à Jean Dubuffet — qui se plaindra par la suite de ne pas avoir reçu d'exemplaire. Mais le choix de *Fontaine* ne doit rien au hasard.

De Roanne, où il travaille dans un cabinet d'assurances, Ponge écrit à Max-Pol Fouchet, le « 30 juin [19]41 » : « *Ce que je voudrais que vous sachiez c'est d'abord que j'aime "Fontaine" et la préfère à toutes les autres revues actuelles, c'est ensuite que je suis affreusement démuné d'argent en ce moment et que si vous pouviez obtenir de Charlot son accord pour la publication de mon texte en librairie, ne devrais-je en tirer que quelques centaines de francs, vous me rendriez le plus signalé service. / Je me rends très bien compte que le "carnet" est trop long pour votre revue. Je le regrette, et je tacherai de vous envoyer quelque chose de plus court dès que je le pourrai (j'ai deux ou trois textes en préparation). / Je me rends compte aussi du caractère très peu public de cet ouvrage et de la difficulté à le faire accepter par un éditeur, même le plus généreux. / C'est dire que je ne m'étonnerais pas autrement d'un refus. / Mais vous savez maintenant mes raisons... Bien entendu, ce texte n'a aucunement été rédigé en vue de la publication. C'est peut-être d'ailleurs ce qui fait son intérêt (si du moins il peut présenter quelque intérêt). Il s'agit vraiment d'une écriture au courant de la plume, sans aucune retouche, de tout ce qui a pu me venir à l'esprit au sujet du bois de pins à cette époque. Je venais d'être démobilisé après une année de régiment et quinze jours (ou un mois) de retraite abrutissantes. C'était donc aussi un exercice de mise en train. / Tout ceci pour excuser, si c'est possible, les faiblesses, les gaucheries qui y abondent. Vous savez enfin que je n'ai jamais publié que dans Le Mouton blanc, le Disque Vert, la N.R.F., Commerce, la Révolution surréaliste et Mesures. C'est vous dire à quel niveau se trouve votre publication. Pardonnez-moi de vous parler de moi, mais il me semblait que je devais me présenter à vous. Je l'ai fait avec grand plaisir, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Croyez-moi très sympathiquement vôtre / Francis Ponge. / Enfin, pour éviter tout malentendu, il faut bien que je précise, m'adressant au*

directeur de "Fontaines" qu'il s'agit dans mon esprit au premier chef d'une entreprise antipoétique. »

Toujours de Roanne, le 31 janvier 1942, Ponge envoie par avion, en recommandé, « Mimosa » pour le n° 18 de *Fontaine* et conseille par la même occasion à Max-Pol Fouchet d'envoyer trois exemplaires de *Fontaine* à la librairie Pianet de la ville. Il semble que des difficultés de papier ait empêché Max-Pol Fouchet de publier ce « Mimosa » dès le n° 18. Il faudra donc attendre le n° 21. Toujours de Roanne, le 21 mars 1942, Francis Ponge écrit à Max-Pol Fouchet, en deuxième P.S. : « Vous savez (ou ne savez pas) que le premier ouvrage à paraître dans la collection *Métamorphoses* est un recueil de moi, intitulé *Le Parti-pris des Choses*. Il me plairait beaucoup, bien entendu, que *Le Mimosa*, voie le jour bientôt dans *Fontaine*, car cela aiderait certainement mon livre. » De « Roanne. Jeudi / 8-4-42 », Ponge écrit à Fouchet : « Merci aussi des très belles épreuves. Comme j'ai perdu mon protocole typographique, dont je n'ai plus les signes en mémoire, je les envoie à Pia qui a bien voulu se charger de les corriger — et qui vous les retournera directement. Presque rien à y reprendre d'ailleurs. / Je me réjouis à l'idée de voir mon texte dans *Fontaine*, si jeune et si noble à la fois — et que j'aime tant. / Si j'ai droit à quelques exemplaires supplémentaires de la livraison où je paraîtrai, faites-en l'économie je vous en prie : il me suffira bien d'en avoir un. Continuez seulement, si vous le pouvez, à me faire régulièrement le service de la revue : elle me manquerait trop désormais. / Pour la même raison, je ne vous demande pas de prévoir un tirage à part : je suis trop pauvre pour me le payer. Si mon ouvrage dans *Métamorphoses* était un succès (ça m'étonnerait, mais qui sait ?) les conditions changeraient ; nous verrions alors, pour un autre texte. » Vraisemblablement corrigé par Pascal Pia, « Le Mimosa » paraît en effet dans le numéro 21 de *Fontaine* en mai 1942.

Il n'est pourtant pas certain que Ponge n'ait pas été froissé par le bandeau rouge qui couvre la revue : les noms de Jean Schlumberger, de Jean Cocteau, d'Henri Michaux et d'Audiberti sont imprimés en gros caractères, celui de Francis Ponge en petits, comme ceux de Robert Ganzo et Jean Orioux. Le 18 juillet 1942, recevant les bandes et affiches de *Fontaine*, Ponge écrit : « Ce qui me paraît grave pour "FONTAINE", c'est qu'elle n'est pas, décidément, du même monde — je parle de goût et de caractère — que ses meilleurs auteurs ou lecteurs (auteurs et lecteurs d'occasion ; sans doute vous en rendez-vous intimement compte). [...] Ainsi, prenez garde : il arrive, dit le proverbe, qu'on puisse tromper quelqu'un, mais l'on ne trompe pas bien longtemps tout le monde. / Alors, tant pis pour vous. » Alors étant souligné, on peut comprendre un *alors seulement*. Pour injuste qu'il soit, ce froissement n'empêche pas Ponge de continuer à œuvrer pour la diffusion de *Fontaine* en France : librairie Compagnon à Belley, place des Terreaux ; à Nantua en revanche, les librairies lui ont paru « moches » : « Mais après tout peut-être n'avez-vous pas assez de papier pour penser "arroser" toutes les sous-préfectures de France ? » Il ne s'agit donc pas d'une brouille définitive.

De « Bourg, le 18 VI [19]42 », Ponge écrit à Max-Pol Fouchet : « ce mot, en hâte, et seulement pour vous communiquer ma nouvelle adresse : Je n'aimerais pas que ce que vous pourriez m'envoyer risque d'autres risques que ceux qui sont actuellement inévitables... / Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous dire la centième partie de ce que j'aimerais vous dire : le plaisir que j'ai eu à vous revoir, ce que nous avons dit de vous et de *Fontaine* avec Paulhan lorsque je l'ai vu à Lyon, le bien que je pense de certains textes de votre beau n° spécial (*Daumal, Max Jacob, Jouve, Louis Parrot : surtout ceux-là, d'autres encore*), — l'impatience avec laquelle j'attends le n° suivant... » Ponge a vu en effet Paulhan à Lyon au début de l'été 42. Il recommande à Max-Pol Fouchet, dans la même lettre, de servir la

librairie importante de Bourg, celle de Barrachin, à hauteur de quatre ou cinq exemplaires.

Max-Pol Fouchet répond, d'« *Alger, le 23 Juillet 1942* » : « *Je vous félicite de ce texte que je reçois à l'instant de vous. C'est, incontestablement, du meilleur Ponge, et du plus vrai. Nous vous avons vu, jusqu'à alors, tenter de cerner par des mots la réalité des choses, et la démarche de votre esprit nous retenait fort. Mais ce dernier écrit témoigne d'une ambition plus haute encore : atteindre à la vérité des hommes. Nul doute, d'après vos dernières lignes, que vous ne nous donniez bientôt une série de caractères, si j'ose dire, dont la ressemblance sera bouleversante. Vous commencez par un certain type d'homme de lettres qui lui, certes, ne saurait tromper quelqu'un, ni, à plus forte raison, abuser tout le monde. Alors, vous comprendrez que je ne puisse le garder pour moi seul, et priver de cette "occasion", comme vous dites, les meilleurs auteurs ou lecteurs de "FONTAINE". Je le publierai dans le numéro 23 de la Revue. Et, afin de pallier sa brièveté, je l'augmenterai de quelques fragments de vos lettres précédentes, où si généreusement la Revue bénéficie de votre si haute bienveillance. Cela contribuera, sans doute vous en rendez-vous intimement compte, à "l'éclaircissement" d'un cas.* » (Nous retenons le texte de la première version dactylographiée de cette lettre, dont il existe aussi dans le fonds Fouchet une version manuscrite et une seconde dactylographiée).

De « *Bourg, le 23 Sept[embre 19]42* », Ponge accuse réception du numéro de *Fontaine* : « *Paulhan quand je l'ai vu au début de l'été à Lyon m'avait dit à propos de la (nrf) qu'il s'y intéressait évidemment beaucoup moins désormais qu'à Fontaine de ce côté et à Messages de l'autre. Il est excellent que vous vous souteniez mutuellement par dessus l'atroce frontière. Fontaine 23 m'arrive à peine, et je n'ai lu encore que Daumal, Renéville, Aragon et Wahl (vous voyez : ceux de la "bande" — comme par hasard). Beaux ou intéressants tous quatre, bien que je me méfie naturellement des philosophes et c'est donc le plus philosophe des 4 que j'aime le moins (je veux dire le plus professeur de philosophie : Wahl), et le moins que je préfère (Aragon)* ». Dans la même lettre, Ponge écrit qu'il aimerait bien collaborer à *La Poésie et le Peuple* : « *Dites-moi si, a priori, cela vous semble possible. De toutes façons je ferai comme si ce devait l'être car — au moins en moi-même — je dois m'expliquer là-dessus.* » *La Poésie et le Peuple* ne paraîtra pas sous ce titre et *Le Carnet du bois de pins* ne paraît finalement en volume qu'en 1947, chez Mermod, à Lausanne. Ponge en fait l'envoi, par exemple, à Geneviève et Gaëtan Picon.

La Collection « Métamorphoses » :

« Métamorphoses » offre l'exemple d'une collection destinée à prolonger, à l'intérieur d'une maison d'édition majeure, Gallimard, le travail d'une revue, *Mesures* (1935-1940), administrée par Adrienne Monnier, avec Henry Church, Bernard Groethuysen, Henri Michaux, Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti au comité de rédaction, et d'abord positionnée à l'extérieur d'elle. Sur le plan générique, elle a pour vocation de rendre visibles des écrivains voués à la poésie, et comme tels *a priori* moins bien servis par l'édition que les romanciers, qui s'adressent à un public plus large que les poètes. L'acte de naissance de la collection « Métamorphoses » est une lettre de Jean Paulhan à Gaston Gallimard, datée du 2 janvier 1935, le premier numéro de *Mesures* étant du 15 janvier 1935. Il se trouve que Gaston Gallimard annote cette lettre de Jean Paulhan, reprochant au premier numéro de la revue *Mesures* d'être trop *NRF*, c'est-à-dire trop proche de la revue phare de la maison d'édition, pour ne pas lui faire de l'ombre. Écartant d'un geste le reproche latent d'infidélité, Jean Paulhan argumente à l'inverse : *Mesures* permettra de défendre les écrivains de la maison Gallimard, comme le faisait

précédemment *Commerce*, de l'extérieur. Sur le plan de l'organigramme des collections, « Métamorphoses » comblera le vide créé par le délaissement, en 1933, de la collection « Une œuvre un portrait », qui avait permis à Aragon, Marcel Arland, André Malraux de publier leurs premiers écrits. C'est ce qu'écrivait Jean Paulhan à Gaston Gallimard dès le 7 septembre 1934 : « *Je crois que nous ne faisons pas assez pour des hommes comme Audiberti, Cingria, Daumal* ». Tel est le rôle de l'éditeur : faire quelque chose pour les auteurs. Mais Paulhan le reconnaît devant Ponge le 5 janvier 1952 : « *Les "Métamorphoses" mettent en moyenne deux ans et demi à paraître. C'est accablant, mais je n'y peux rien.* »

Sur le plan matériel, les livres de la collection « Métamorphoses » se présentent dans un format in-12 carré, 19,5 x 14,5 cm, la couverture saumon imprimée en rouge pour le titre et noir pour le nom de l'auteur ; le papier est de châtaignier pour les tirages ordinaires. On connaît un grand nombre d'exemplaires remarquables à un titre ou à un autre : tirage de tête, envoi à un tiers connu, truffé d'une lettre ou d'une partie du manuscrit.

Dans l'ordre chronologique des achevés d'imprimer, la collection « Métamorphoses » comprend 59 titres numérotés de I à LVIII.

(N.B. Deux titres ont reçu les numéros VIII, XVIII et LII. À notre connaissance, les numéros XIX et XX n'ont pas été attribués, probablement pour rattraper les deux doublons VIII et XVIII, mais le doublon LII n'a pas été corrigé).

¶ Henri MICHAUX, *Voyage en Grande Garabagne*, 135 p. [achevé d'imprimer le 21 février 1936 ; extraits dans *Mesures*, n° 2, 15 avril 1935 ; texte repris en 1948 dans *Ailleurs*].

¶ AUDIBERTI, *Race des hommes*, n° II, 177 p. [achevé d'imprimer le 2 février 1937 ; Francis Ponge le trouve « *un peu XIX^e.* »]

¶ André BRETON, *L'Amour fou*, n° III, 177 p. [planches photographiques en noir et blanc ; seconde édition achevée d'imprimer le 30 octobre 1945 ; première édition en 1937, troisième en 1957].

¶ Antonin ARTAUD, *Le Théâtre et son double*, n° IV, 157 p. [achevé d'imprimer les 7 février 1938 et 10 mai 1944].

¶ Patrice de la TOUR du PIN, *Psaumes*, n° V, 95 p. [achevé d'imprimer le 25 juillet 1941 et en avril 1942 ; réimpression comparable à Montréal, pour Variétés, 16 octobre 1943].

¶ Giuseppe UNGARETTI, *Vie d'un homme*, n° VI, 157 p. [achevé d'imprimer le 12 janvier 1939].

¶ *** [Marcel JOUHANDEAU], *De l'abjection*, n° VII, 157 p. [achevé d'imprimer le 9 juin 1939 ; carte imprimée jointe au livre : « *Je destine ce livre à mes seuls amis, connus ou inconnus, qui n'ont pas besoin que je me nomme au passage, pour me reconnaître.* »]

¶ René DAUMAL, *La Grande Beuverie*, n° VIII, 159 p. [achevé d'imprimer le 23 janvier 1939 ; réimpressions en 1943 (avec un index imposé par l'auteur à son éditeur) et en novembre 1954 ; une édition en collection blanche en novembre 1967].

¶ Armand ROBIN, *Ma vie sans moi*, n° VIII, 109 p. [achevé d'imprimer le 18 avril 1940].

¶ Jean PRÉVOST, *L'Amateur de poèmes*, n° IX, 126 p. [achevé d'imprimer le 8 mai 1940 et en juin 1952 ; prière d'insérer rose en mai 1940].

¶ Henri THOMAS, *Travaux d'aveugle*, n° X, 77 p. [achevé d'imprimer le 25 avril 1941 ; bandeau : « *"Cette voix basse / à travers la cloison"* »].

¶ ARAGON, *Le Crève-cœur*, n° XI, 77 p. [achevé d'imprimer le 25 avril 1941 ; ouvrage dédié à Elsa, et contenant dix-neuf poèmes suivis de « *La rime en 1940* » ; prière d'insérer en juin 1941 ; réimpression comparable à Montréal, Variétés, 22 janvier 1945 ; première édition revue par l'auteur chez Gallimard, dans la même collection, en 1946,

avec la mention imprimée : « Cette édition est la première qui ait été revue par l'auteur. Toutes les éditions reproduites à l'étranger d'après les tirages précédents sont fautives. »]

¶ Rainer Maria RILKE, *Vergers*, n° XII, 93 p. [achevé d'imprimer en octobre 1941].

¶ Francis PONGE, *Le Parti pris des choses*, n° XIII, 87 p. [le texte était prêt dès 1939 ; ouvrage achevé d'imprimer le 19 mai 1942 ; réimpressions en 1945 et, pour l'édition revue et corrigée par l'auteur, le 31 octobre 1949 ; texte repris dans *Tome premier*, Gallimard, 1965, 617 p. ; émouvant exemplaire avec envoi manuscrit de Francis Ponge à René Leynaud : « poète et jeune frère d'armes plus pur que moi, avec honte, mais résolument. / Francis Ponge. / Lyon, le 28 Octobre 1942 ». Les *Poésies posthumes* de René Leynaud ont été publiées en 1947 chez Gallimard, avec une préface d'Albert Camus, qui lui avait dédié les *Lettres à un ami allemand* dès 1945].

¶ Pierre EMMANUEL, *Orphiques*, n° XIV, 89 p. [achevé d'imprimer le 29 septembre 1942 ; bandeau orangé : « nrf / Le mythe / santé de l'homme »].

¶ Jean TARDIEU, *Le Témoin invisible*, n° XV, 79 p. [achevé d'imprimer le 15 janvier 1943].

¶ Michel LEIRIS, *Haut mal*, n° XVI, 192 p. [achevé d'imprimer le 10 juin 1943 ; bandeau orangé : « 80 poésies et proses / de sous-sol / nrf »].

¶ Raymond QUENEAU, *Les Ziaux*, n° XVII, 77 p. [achevé d'imprimer le 31 mai 1943].

¶ Léon-Paul FARGUE, *Tancrede-Ludions*, n° XVIII, 61 p. [achevés d'imprimer le 30 octobre 1943 et en juillet 1949 ; bandeau orangé : « "Au pays de Papouasie / J'ai caressé la Pouasie... / La grâce que je vous souhaite / C'est de n'être pas Papouète" / nrf »].

¶ Henry J.-M. LEVET, *Poèmes*, n° XVIII, 77 p. [achevé d'imprimer le 15 septembre 1943].

¶ Marcel LECOMTE, *L'Accent du secret*, n° XXI, 128 p. [achevé d'imprimer en janvier 1944 ; bandeau orangé : « Description / d'un certain monde réel »].

¶ Jean PAULHAN, *Clef de la Poésie*, n° XXI, 95 p. [achevé d'imprimer le 25 octobre 1944 et en juin 1962 ; bandeau jaune : « Clef de la Poésie / qui permet de distinguer le / vrai du faux en toute opinion / ou doctrine touchant la rime, / le rythme, le vers, les poètes / et la poésie. »]

¶ Jean MARCENAC, *Le Cavalier de coupe*, n° XXII, 173 p. [achevé d'imprimer le 15 mars 1945].

¶ PICASSO, *Le Désir attrapé par la queue*, n° XXIII, 63 p. [achevé d'imprimer le 22 février 1945 ; bandeau jaune : « Picasso / auteur dramatique / nrf »].

¶ SAINT-JOHN PERSE, *Exil suivi de Poème à l'étrangère. Pluies-Neiges*, n° XXIV, 75 p. [achevé d'imprimer le 12 juillet 1945 ; feuillet d'errata ; bandeau jaune : « Portes ouvertes sur les sables, / portes ouvertes sur l'exil. »]

¶ Georges RIBEMONT-DESSAIGNES, *Ecce homo*, n° XXV, 191 p. [achevé d'imprimer le 30 octobre 1945 ; prière d'insérer en janvier 1946].

¶ Roger CAILLOIS, *Les Impostures de la poésie*, préface de l'auteur, n° XXVI, 93 p. [achevé d'imprimer le 9 novembre 1945 ; bandeau jaune : « ce qu'on oubliait : / la poésie / est littérature / nrf »].

¶ ROLLAND DE RENÉVILLE, *La nuit, l'esprit*, n° XXVII, 63 p. [achevé d'imprimer le 10 janvier 1946 ; prière d'insérer jaune de février 1946].

¶ Armen LUBIN, *Le Passager clandestin*, n° XXVIII, 99 p. [achevé d'imprimer le 10 avril 1946 ; bandeau jaune : « ...il marche dans une légende / pour marcher librement / nrf » ; prière d'insérer de mai 1946].

¶ Jean GROSJEAN, *Terre du temps*, n° XXIX, 159 p. [achevé d'imprimer le 30 juillet 1946 ; bandeau jaune : « Prix de la Pléiade / 1946 / nrf »].

¶ Édith BOISSONNAS, *Paysage cruel*, n° XXX, 171 p. [volume dédié « à JEAN PAULHAN » ; achevé d'imprimer le 10 avril 1946 ; prière d'insérer en mai 1946 ; bandeau jaune : « "Est-ce donc aussi simple / lorsqu'on se transforme ?" »].

- ¶ Jean DUBUFFET, *Prospectus aux amateurs de tout genre*, n° XXXI, 159 p. [achevé d'imprimer le 12 juin 1946 ; prière d'insérer].
- ¶ André PIEYRE de MANDIARGUES, *Dans les années sordides*, n° XXXII, 183 p. [achevé d'imprimer le 10 novembre 1948].
- ¶ Marcel BISIAUX, *Les Pas contés*, n° XXXIII, 111 p. [bandeau de l'éditeur portant une citation de Max Jacob ; achevé d'imprimer le 25 novembre 1948].
- ¶ Noël DEVAULX, *Compère, vous mentez !*, n° XXXIV, 112 p. [achevé d'imprimer le 15 décembre 1948 ; prière d'insérer en février 1949].
- ¶ Georges LAMBRICHS, *Les Rapports absolus*, n° XXXV, 95 p. [achevé d'imprimer le 5 janvier 1949 ; prière d'insérer en février 1949].
- ¶ Michel COURNOT, *Martinique*, n° XXXVI, 79 p. [achevé d'imprimer le 15 février 1949].
- ¶ Jules SUPERVIELLE, *Oublieuse mémoire*, n° XXXVII, 176 p. [achevé d'imprimer le 31 mars 1949].
- ¶ René de SOLIER, *Contre terre*, n° XXXVIII, 139 p. [achevé d'imprimer le 10 octobre 1949].
- ¶ Pierre BETTENCOURT, *La Folie gagne*, n° XXXIX, 205 p. [achevé d'imprimer en mars 1950].
- ¶ Gaston CHAISSAC, *Hippobosque au bocage*, n° XL, 232 p. [achevé d'imprimer en octobre 1951].
- ¶ Marcel JOUHANDEAU, *Éloge de la volupté*, n° XLI, 133 p. [achevé d'imprimer en décembre 1951].
- ¶ Jean FERRY, *Le Mécanicien et autres contes*, préface d'André Breton, n° XLII, 155 p. [achevé d'imprimer en février 1953].
- ¶ Jean LEBRAU, *Impasse du romarin*, n° XLIII, 85 p. [achevé d'imprimer en mars 1953].
- ¶ Georges GARAMPON, *Le Jeu et la chandelle*, n° XLIV, 127 p. [achevé d'imprimer en mai 1953 ; bandeau jaune : « "Seigneur, seigneur, rendez-moi la lumière. / Que je sois dans le noir, / mais comme au cinéma." » ; prière d'insérer de juin 1953 ; Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, le « lundi [22 janvier 1951] » : « reviennent les poèmes de Georges Garampon. Écoute, veux-tu décider ? Si tu juges que je dois les prendre dans Métamorphoses, je les prends bien sûr. »]
- ¶ Philippe JACCOTTET, *L'Effraie et autres poèmes*, n° XLV, 63 p. [achevé d'imprimer en décembre 1953 ; bandeau jaune : « Mais qui cherche autre chose / ici qu'une voix claire ? » ; prière d'insérer de janvier 1954].
- ¶ Michel de M'UZAN, *Les Chiens des rois*, n° XLVI, 161 p. [achevé d'imprimer en avril 1954].
- ¶ NORGE, *La Langue verte*, n° XLVII, 127 p. [achevé d'imprimer en octobre 1954].
- ¶ Jean GRENIER, *Lexique*, n° XLVIII, 95 p. [achevé d'imprimer en février 1955 ; prière d'insérer ; une plaquette portant le même titre était déjà parue au Caire en 1949].
- ¶ Pierre OSTER, *Le Champ de mai*, n° XLIX, 143 p. [achevé d'imprimer en février 1955 ; prière d'insérer en mars 1955].
- ¶ Roger GILBERT-LECOMTE, *Testament*, avec un avant-propos de Pierre Minet et une introduction d'Adamov, n° L, 157 p. [achevé d'imprimer en août 1955].
- ¶ Marianne VAN HIRTUM, *Les Insolites*, n° LI, 143 p. [achevé d'imprimer en février 1956 ; prière d'insérer en février 1956].
- ¶ Robert SÉBASTIEN, *La Grande Passacaille*, n° LII, 48 p. [achevé d'imprimer le 16 juillet 1956].
- ¶ Roger JUDRIN, *Boa-boa*, n° LII, 93 p. [achevé d'imprimer en mai 1957].
- ¶ Jacques BENS, *Chanson vécue*, n° LIII, 101 p. [achevé d'imprimer en février 1958 ; prix Fénéon].

- ¶ Henry BAUCHAU, *Géologie*, n° LIV, 131 p. [achevé d'imprimer en mars 1958].
- ¶ Catherine POZZI, *Poèmes*, n° LV, 45 p. [avec trois poèmes de Stefan George traduits par l'auteur ; achevé d'imprimer en décembre 1959].
- ¶ Jean-Michel FRANK, *Journal d'un autre*, n° LVI [achevé d'imprimer en mai 1960 ; prière d'insérer en mai 1960].
- ¶ Jean LAUGIER, *Les Bogues*, n° LVII, 109 p. [achevé d'imprimer en mars 1961].
- ¶ Younous EMRÉ, *Le Divan*, n° LVIII, 133 p. [achevé d'imprimer en mars 1963].

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*

Dès le 3 mars 1936, Ponge écrit à Jean Paulhan : « *Tiens moi bien au courant : Pourquoi mon nom ne figure-t'il [sic] pas dans la liste des collaborateurs de Métamorphoses ? Voici trois mois tu me semblais acquis aux Sapates. Sans doute as-tu changé d'avis. Mais il ne faut pas me priver des critiques, plus que des encouragements. / Tu me permettras bien, n'est-ce pas, d'user en épigraphe de la phrase d'Alain sur Lagneau et son treuil ? J'en ai trouvé d'ailleurs une autre, dans Rousseau (8^{ème} promenade) : "On dit qu'un allemand a fait un livre sur un zeste de citron ; j'en aurais fait un sur chaque gramin des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers". (Il est vrai qu'enfin il a parlé d'autres choses, humainement jugées plus intéressantes.) / Toujours est-il que me voilà bien malheureux, malgré toutes ces justifications. Ces hauts et bas, ou ces froids et chauds, sont terribles : il me semble qu'on m'étouffe — alors que je commençais à respirer. Dis-moi bien ce que tu penses, — ou me reproches. / Je travaille à un Escargot. » La citation de Rousseau, avec une autre de Diderot, se trouve en première page du manuscrit du *Parti pris des choses*.*

Le 30 juillet 1938, Ponge rappelle son projet : « *Mon livre (Sapates) est prêt. Il ne reste plus qu'à décider des morceaux qu'il faudra supprimer. Si tu veux, lorsque tu seras rentré, nous pourrions voir cela ensemble.* » En 1939, Gallimard refuse de publier en collection Blanche des textes qui ressortent de la poésie. Ponge se voit conseiller par Paulhan « *de remplacer par d'autres textes ceux qui ne sont pas dans la note, mettons "phénoménologique", tu as songé à certains déjà écrits (+ ou - écrits), comme par exemple l'orange, ou le pain, ou la porte, — ou si tu as voulu dire que je devrais le compléter par de nouveaux poèmes, datés 1939, — somme toute faire la preuve de ma vitalité.* » Ponge est dans de bonnes dispositions devant ces demandes, quand la guerre intervient. Le 2 octobre 1939, il écrit depuis le château de Montmorency : « *Le Parti pris, qu'en va-t-il advenir ?* »

Suit un célèbre imbroglio sur le manuscrit. Le 22 novembre, depuis le Grand-Quevilly, Ponge écrit à Jean Paulhan : « *Je voudrais aussi savoir où se trouve maintenant le manuscrit du Parti-pris des Choses. Je n'en ai absolument aucune copie. Bien entendu, j'aime mieux que vous le gardiez, — pour le publier dès que cela redeviendra possible. / Il m'est bien difficile de travailler sans mon Littré. Riche, certainement je n'emploierai pas autrement ma richesse qu'à m'en faire imprimer une édition sur papier bible. / Quand je dis travailler, c'est même penser, ou du moins vérifier ma pensée, et la poursuivre.* » La même difficulté d'écrire sans Littré réapparaît le « *Lundi 12 Mai [1941]* » : « *Avec Littré à la bibliothèque je ne fais pas à l'aise mes petits.* »

Ponge écrit à Paulhan le 22 octobre, d'une très fine écriture : « *Jusqu'à quand Raymond G[allimard]. est-il à Cannes ? Comme je n'espère pas que nous retrouvions le Parti-Pris avant son départ, je lui envoie à la place le Carnet du bois de pins, qui fera un ersatz très convenable, beaucoup plus Métamorphoses même. Dis-moi bientôt ce que tu en penses. Je serai bien content en tous cas que tu le lises. Lorsque tu m'as dit il y a deux ans, il*

serait bien temps qu'on commence à comprendre ce que tu fais, j'ai eu envie de te répondre : eh ! bien, organisons mon lancement. Car tout se réduit bien à cela. Il y a encore des poètes maudits (l'auteur du Carnet est d'ailleurs plutôt un antipoète). » Craignant que son écriture ait été trop fine, il réitère le lendemain, 23 octobre [1941] : « le ms du Parti-Pris me paraît perdu (Pia qui ne l'avait pas il y a un mois, est depuis parti en vacances où il est encore, sans m'avoir laissé d'adresse). J'envoie à Raymond G[allimard]., en échange, le Carnet du Bois de Pins qui me paraît très Métamorphoses, — enfin tu verras). »

La suite est un bel exemple éditorial d'interaction, entre recueil et revue, entre Paris et Alger. Le 11 novembre 1941, Ponge sait que Jean Paulhan a retrouvé le manuscrit du *Parti-pris des choses* et le fait composer. L'attribution du Goncourt 1941 à Henri Pourrat fait craindre à Ponge, début 1942, que Gallimard emploie tout son papier pour ce livre. Le 28 février, Ponge copie pour Paulhan la lettre qu'il a reçue de Queneau : « *Votre livre en effet doit paraître dans Métamorphoses, mais il ne nous est pas possible encore de vous fixer de date. Si M. Paulhan a tout pouvoir pour corriger les épreuves, cela permettra de le sortir plus rapidement (ce livre). En tout cas nous vous préviendrons si vous désirez signer votre service de presse. Monsieur Gallimard sera en z.n.o. [zone non occupée] à la fin du mois.* » De Roanne, le 21 mars 1942, Ponge écrit à Max-Pol Fouchet, en deuxième P.S. : « *Vous savez (ou ne savez pas) que le premier ouvrage à paraître dans la collection Métamorphoses est un recueil de moi, intitulé Le Parti-pris des Choses. Il me plairait beaucoup, bien entendu, que Le Mimosa, voie le jour bientôt dans Fontaine, car cela aiderait certainement mon livre.* » Fouchet répond, d'« Alger, le 23 Juillet 1942 » : « *Je vous félicite de ce texte que je reçois à l'instant de vous. C'est, incontestablement, du meilleur Ponge, et du plus vrai. Nous vous avons vu, jusqu'à alors, tenter de cerner par des mots la réalité des choses, et la démarche de votre esprit nous retenait fort. Mais ce dernier écrit témoigne d'une ambition plus haute encore : atteindre à la vérité des hommes. Nul doute, d'après vos dernières lignes, que vous ne nous donniez bientôt une série de caractères, si j'ose dire, dont la ressemblance sera bouleversante. Vous commencez par un certain type d'homme de lettres qui lui, certes, ne saurait tromper quelqu'un, ni, à plus forte raison, abuser tout le monde. Alors, vous comprendrez que je ne puisse le garder pour moi seul, et priver de cette "occasion", comme vous dites, les meilleurs auteurs ou lecteurs de "FONTAINE". Je le publierai dans le numéro 23 de la Revue. Et, afin de pallier sa brièveté, je l'augmenterai de quelques fragments de vos lettres précédentes, où si généreusement la Revue bénéficie de votre si haute bienveillance. Cela contribuera, sans doute vous en rendez-vous intimement compte, à "l'éclaircissement" d'un cas.* » (première version dactylographiée de cette lettre, dont il existe aussi dans le fonds Fouchet une version manuscrite et une seconde dactylographiée). De « Bourg, le 23 Sept[embre 19]42 », après la publication du recueil, Ponge reprend : « *Je m'excuse de n'avoir pu vous envoyer le Parti-Pris dont je n'ai jamais reçu que 2 exemplaires... Mais Gallimard a dû vous en faire le service ? Sinon dites-le moi, je vous prie.* » Cette lettre est écrite à l'encre « Bleu des mers du Sud » (Südsee blau) de Waterman.

Le manuscrit du *Parti pris des choses* ne comporte pas de page de titre, mais une feuille de citations prévues en exergue, d'abord une citation de Diderot : « "Je conviens qu'ouï il n'y a pas de choses, il ne peut y avoir de style" Diderot (Térence) », puis une autre de J.-J. Rousseau : « "On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron ; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque cerise des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers." (J.J. Rousseau, 8^{ème} promenade). » Ces deux citations ont disparu par la suite.

L'ensemble du manuscrit témoigne de la variété des techniques matérielles : manuscrit, manuscrit corrigé, version dactylographiée, éventuellement corrigée à la

main, épreuves ou prépublications contrecollées, passages délaturés au crayon vert. Le texte de « Pauvres pêcheurs » figure sous la forme d'une épreuve contrecollée emprunté à la revue *Commerce*, mais « Rhum des fougères » est dans sa version manuscrite. « Le Cageot » est dans une version manuscrite sans rature, « L'huître » dans une version dactylographiée corrigée à la main. « Végétation » est donné d'après les épreuves de *La N.R.F.* de décembre 1932, corrigée pour la publication en volume.

Les ventes sont lentes, mais de manière générale, les stocks des éditeurs sont épuisés à la fin de la guerre. En juillet 1948, il ne reste plus que cent exemplaires du *Parti pris des choses* : « ceux-là personne n'en veut ; [...] il n'y a aucune demande (on me refuse donc la réédition). Donc, peut-être est-ce le moment de se rendre compte, comme vous m'aviez dit que vous pourriez le faire à Marseille », écrit Francis Ponge à Jean Tortel. À Marseille, c'est-à-dire aux Cahiers du Sud. Les éditions Gallimard confectionnent pour ce titre un cartonnage Bonnet. Jean Paulhan retiendra cette « domination, cette sérénité rayonnante qui éclaire le Parti-pris » comme la marque de fabrique de Ponge.

C'est de ce livre que Ponge écrivait dans « My creative method » en 1949 : « En somme voici le point important : PARTI PRIS DES CHOSES égale COMPTE TENU DES MOTS ».

Nuages

Mais rien n'est simple. En 1925, au moment de la maladie de Jacques Rivière, Francis Ponge avait fait décomposer un numéro de *La N.R.F.*, parce que les caractères prévus pour « Du Logoscope » n'étaient pas assez gros. Jean Paulhan n'y avait vu qu'une vanité littéraire comparable, en pire, à celle de... Jean Cocteau. Retour de Port-Cros, à l'automne 1925, Jean Paulhan cherche un secrétaire pour la revue, épisode dont résulte un lourd malentendu : Ponge n'aurait pas compris que Jean Paulhan faisait appel à lui, quand il lui demanda de prendre ses premières notes de secrétaire, lors de la réunion du comité de la revue, le 4 février 1926.

« Végétation », « Témoignage » et « Tronc d'arbre », trois textes seulement de Ponge paraissent dans la revue des années 1930, en décembre 1932 et novembre 1933. Encore « L'Arbre » avait-il été envisagé, dès 1926, pour *Commerce*, revue mieux rémunératrice pour les auteurs. Après guerre, Francis Ponge a bien l'intention de laisser venir, et même de se faire prier, s'il s'agit de donner des textes aux *Cahiers de la Pléiade* que dirige Paulhan à partir de 1946. Il en sera de même en 1953, lors de la reprise de *La N.R.F.* sous la forme redoublée de *La N.N.R.F.* : Ponge ne veut pas en être. Les raisons politiques peuvent bien être invoquées : Ponge trouve aussi que la trace d'André Gide est trop nette dans *La Nouvelle Nouvelle Revue française*.

En attendant, François Mauriac dans son bloc-notes ironise sur « Le Cageot ». En 1949, Ponge trouve « tout à fait absurde » un article de Georges Mounin : « Mais je n'ai pas osé le lui dire ; au contraire, je l'en ai remercié », écrit-il à Jean Tortel. En 1952, Jean Paulhan s'impatiente, de voir Ponge de plus en plus orgueilleux (un sentiment noble, contraire à la vanité), alors que ses œuvres deviennent, selon lui, de plus en plus creuses. Jean Wahl classe Ponge, avec Char et Perse, parmi les « poétreaux ». C'était dans la revue de Jean-Paul Sartre, *Les Temps modernes*. « Quel sot ! » commente Jean Paulhan pour Francis Ponge, le « lundi [17 nov. 58] ». À cela s'ajoutent les difficultés financières : messageries Hachette, pages à écrire pour la Radio : « On est venu saisir mon mobilier. On a voulu me couper électricité, téléphone », écrit Ponge à Jean Tortel, de « Paris, samedi 22.X.[19]49 ». Ce sera ensuite l'Alliance Française, qui lui laisse plusieurs minutes de travail personnel quotidien.

Francis Ponge manque un nombre certain de prix littéraires. L'influence de Jean Paulhan n'est pas toute-puissante. En juin 1962, Paulhan tente de faire obtenir à Francis Ponge le prix des Critiques, qui vient d'être porté à 500.000 francs : « *tu n'as eu que six voix contre six, — et puis sept — à du Bouchet.* » Le jeudi 21 juin, vient l'explication : « *C'est Florence [Gould], qui ne voulait pas que Gallimard eût le prix — et Jean Denoël, tout prêt à lui obéir.* » En 1964, Paule Thévenin demande à Gallimard de soutenir Ponge dans une éventuelle candidature au Nobel.

Entre temps, Jean Paulhan a reçu les trois volumes du *Grand Recueil*, à propos desquels il écrit à Ponge le 23 décembre 1961 : « *Eh bien, il me semble qu'avec ces trois livres tu entres (d'un pas décidé) dans les rangs des grands Classiques. / Je n'ai fait encore que les parcourir. N'as-tu pas été trop sévère dans ton choix ? Y retrouverai-je tant de pages que j'aime — il en est que je sais par cœur : ad litem, les Notes pour la Fenêtre, l'Equinoxe de septembre ? Tout ce que j'ai lu jusqu'ici m'enchanté, et me convainc plus encore qu'il ne m'enchanté.* »

L'amitié de Jean Paulhan et de Francis Ponge n'aura donc pas été sans nuages. En 1952, devant Jean Tortel, Francis énumère ses amis : Gabriel Audisio, Bernard Groethuysen et Alix, Calet, René de Solier et Germaine Richier, André Pieyre de Mandiargues, André du Bouchet, André Berne-joffroy, Paule Thévenin, Georges Garampon et quelques autres. En octobre 1968, le jour où Francis Ponge assistait à la mise en bière de sa sœur Hélène, il était monté voir Jean Paulhan alité dans la même clinique.

Malherbe et *Pour un Malherbe*, le pour et le contre

Malherbe vient de plus loin... Quand le lycéen Francis Ponge était caennais, il passait tous les jours devant le 1, rue Vauquelin, la maison natale de Malherbe. Quand il participe à la revue *Le Mouton blanc*, en 1922, celle-ci tient un langage hostile aux avant-garde éphémères, et se donne pour but, contre le néo-classicisme, d'assurer « *l'établissement définitif d'un classicisme moderne et des vérités esthétiques qui en sont à la fois l'expression et la condition. Une telle œuvre n'est pas de celles qui s'improvisent en quelques années, à la manière de ces mouvements artistiques, fugitifs comme des modes, dont notre époque a pris l'habitude. Ce ne sera pas trop peut-être de tout un siècle et de la bonne et forte volonté de plusieurs générations pour l'accomplir honorablement.* » Elle est classique et moderne, en ce sens qu'elle parie pour le temps long. Autre jalon malherbien : on se souvient que le texte de Ponge sur Jacques Rivière, publié en août 1925 en tête de *La N.R.F.* est à l'imitation de Malherbe : « *À la gloire d'un ami* ».

Rétrospectivement, la notoriété de Ponge rend difficilement intelligibles les difficultés de publication de *Pour un Malherbe*. Il y faudra trois éditeurs : Pauvert, le Seuil et Gallimard. « *Le Malherbe est en chantier (sous la pluie)* », écrit Ponge à Tortel, un samedi de décembre 1950. De Marseille, le 29 juillet 1951 : « *Le n° se boucle. J'aimerais bien votre Malherbe avant votre départ. Vous êtes dans le groupe des retardataires, mon cher Francis et je serais comme quelqu'un qui garde une envie dans sa bouche si je ne pouvais pas le lire avant de partir. [...] J'aimerais savoir vous supplier.* » Ponge y travaille encore plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Est-ce imprudent ? Jean Tortel demande à Ponge un extrait de cette masse, pour un volume qu'il prépare, sur *Le Pré-classicisme français* (1952), comme Paulhan le fera plus tard pour le numéro d'hommage de *La N.N.R.F.* à Francis Ponge (1956). « *Je suis bien ému de ton Malherbe* », écrit Paulhan à Ponge, le 23 mai 1955. Puis un « *lundi* » de septembre 1956 : « *Ah, je veux bien revoir tout le Malherbe. Jamais tu n'as marché d'un plus grand pas, jamais je ne me suis senti, en*

te lisant, plus joyeux. Mais laisse-moi d'abord prendre quelques vacances : je vais après-demain chez Suzanne Tezenas, au Veyrier, pour dix ou quinze jours. »

La période est difficile. Ponge a l'impression que rien ne se fait en faveur de Groethuysen, d'Artaud, de Daumal, qui viennent de mourir ; que son ami Garampon est maltraité chez Gallimard. Henri Calet accepte une place dans l'industrie, comme employé. Mais Ponge reconnaît en Jean Tortel un des rares à comprendre son projet malherbien : « *Ce tremblement de certitude, que tu as raison d'évoquer, à nouveau, c'est celui de la lyre tendue, ou plutôt de la corde sensible (ou qualité différentielle) de L'Objet, qu'il s'agit d'abord d'atteindre, puis de pincer, de faire vibrer, dans le vide conceptuel, jusqu'à son amplitude maxima. [...] Tel est le seul lyrisme que nous puissions tolérer (il me semble), tout orgueil et toute modestie transcendés ; le seul qui puisse enchanter un esprit sans illusions (mais non sans résolution), non sans ardeur (ni enthousiasme), non sans vie. »* (lettre à Tortel, « *Jeudi 8 août 1957* »)

Attardé chez Gallimard, le livre semble avoir été réorienté auprès de Jean-Jacques Pauvert, amateur de classiques, mais aussi lié à la maison Gallimard par un projet de reprise du Littré, que Pauvert avait initié. En août 1957, Ponge propose à Jean Tortel, pour les *Cahiers du Sud* l'annonce suivante : « *Malherbe, œuvres complètes, commentées par Francis Ponge, Jean-Jacques Pauvert, éditeur (sous presse)* ». Francis Ponge écrit à Jean Paulhan, le 28 mars 1958 : « *De ton côté, que sais-tu de Pauvert ? Il se dit toujours partisan du Malherbe, mais doit cesser (pendant dix-mois encore peut-être) de m'alimenter. (Pourtant, si sa situation s'améliorait... Mais cela dépendrait en grande partie de Gaston (?))* » Jean Paulhan écrit à Francis Ponge, « *le 6 avril [1958]* » : « *Je suis très ennuyé pour Malherbe. Que faire ? Tu dois savoir que G.G. [Gaston Gallimard] a formellement refusé à Pauvert toute aide, autre que pour le Littré : rien à tenter de ce côté. J'en parlerai à J.J.P. [Jean-Jacques Pauvert] quand nous nous retrouverons sur le banc d'infamie.* » Le 22 mars 1959, Ponge écrit à Gaëtan Picon, promu à la direction des Arts et Lettres : « *je pensais (un peu vaguement encore) tenter d'approcher Malraux à propos de cette édition de Malherbe — en panne vous le savez depuis la déconfiture de Pauvert — et qui me tient à cœur (... et à vie, si je puis dire). Quand vous serez en mesure de me donner quelques minutes, je vous parlerai de cela. Mais d'abord, je vous souhaite de n'être pas immédiatement surchargé de travail et de sollicitations !* » Les choses se décantent. Un « *Jeudi [30 juillet 1959]* », Paulhan peut écrire à Ponge : « *je suis content pour le Malherbe.* » De « *Paris, lundi 9 octobre* », Ponge remercie Gaëtan Picon : « *Gallimard, vous l'avez su sans doute, a racheté mon "Malherbe" à Pauvert. Certainement Malraux et vous y avez été pour beaucoup ! Ce que j'aimerais beaucoup savoir c'est si vous avez pu voir [Jacques] Médecin et si quelque chose pourrait se dessiner du côté de Nice. Vous avez compris combien je souhaiterais quitter ce Paris qui hache l'esprit comme chair à pâté et où je ne fais plus rien qui vaille.* » Le 14 octobre 1960, Ponge note à l'intention de Gaëtan Picon : « *Gaston Gallimard s'est spontanément manifesté, ces jours-ci, et il est venu me voir, avec Carlier. Nous avons parlé, entre autres choses, du Malherbe. Carlier aura l'occasion de vous en parler, m'a-t-il dit.* » En 1961, il est enfin question de mettre *Malherbe* d'aplomb avec Gallimard.

Des extraits paraissent dans *Tel quel* : « *À ce propos (du Malherbe), merci de ce que tu m'en dis (j'ai eu quelques approbations enthousiastes et l'avis, indirect, de nombreux renfrognements)* », écrit Francis Ponge à Jean Tortel le 15 août 1963. Le livre ne paraîtra qu'en 1965 — l'année où Francis Ponge démissionne de l'Alliance française. Jean Paulhan lit *Pour un Malherbe* durant l'été 1965, et écrit à ce sujet quatre pages de remarques.

Dans cette période, Francis Ponge soutient le travail de Romain Weingarten, dont Michel Leiris avait fait accepter la première plaquette chez Jean Aubier ; séjourne chez Jean Tortel jusqu'au 15 septembre 1959 et lui explique comment venir chez lui en automobile — un très bel exercice de cartographie verbale ; déteste Bernard Franck et plus encore, s'il se peut, ceux qui le citent. Le 17 mars 1970, il résume ses multiples activités à l'intention de Gaëtan Picon : « *En attendant, je travaille au Carnet du Pré tout le temps que me laissent la correction des épreuves des Entretiens avec Ph. S., le rassemblement de ma correspondance de 45 années (1923-1968) avec Paulhan (qui fera l'objet d'une thèse de Doctorat d'État et sera publiée chez Gallimard) etc. etc.* » En 1972, le 8 février, Ponge invite ses amis à la projection d'un court métrage réalisé par Carlos Vilardebo à partir du poème « Le Volet » dit par Michel Bouquet et destiné aux Affaires étrangères, pour diffusion. La projection a lieu au sous-sol de l'immeuble *Publicis*.

Pour l'essentiel, nul doute que le soin que Francis Ponge eut de François Malherbe a contribué à remettre ce nom dans le jeu de la poésie.

À la mort de Jean Paulhan, Francis Ponge fut repris par la tentation du silence. N'osant écrire directement à Giuseppe Ungaretti, que Jean Paulhan appelait son « frère », il passe par Piero Bigongiari, à qui il écrit d'abord le 8 octobre 1968 : « *Je voulais écrire à Ungaretti à propos de la mort de Jean Paulhan, qui lui était si cher (autant qu'à moi), et sans doute m'y déciderai-je bientôt, mais j'ai encore la gorge un peu trop serrée (comme on dit).* » Puis le 20 novembre 1969 : « *Dites-lui [à Giuseppe Ungaretti] que la mort de Jean Paulhan m'a pendant de longs mois serré la gorge et a rendu ma plume inerte au point de ne pouvoir écrire un mot à ce sujet, comme je l'aurais tant voulu, ni correspondre avec aucun des amis que je savais avoir été, comme j'ai moi-même été, lié d'intimité avec ce noble cœur et ce grand esprit, qui a eu tant d'importance pour nous ; autant qu'un frère aîné, qu'un maître à penser et à vivre (tous ces mots, sont gauches, communs, horriblement insuffisants).* » Autant que le sentiment de la perte d'un ami, c'est la rage contre le langage convenu qui apparaît alors chez Francis Ponge. Seul Jean Tortel pense alors à condoléancer Francis Ponge, en lui écrivant d'« Avignon, le 10 octobre [19]68 » : « *La radio m'apprend la mort de Paulhan. J'imagine que tu n'as pas dû l'entendre sans un coup au cœur (bien qu'il fût malade depuis longtemps déjà), ni grande tristesse. Je t'écris donc très vite pour t'écrire que j'ai pensé à toi, à l'amitié qui vous liait, à l'admiration affectueuse que vous éprouviez l'un pour l'autre.* »

Fonds consultés

Fonds Max-Pol FOUCHET. 176FCH/321/110 et 111. De Francis Ponge à Max-Pol Fouchet : 1 carte, 4 lettres à l'encre noire, 1 lettre dactylographiée, 2 lettres à l'encre Waterman « Bleu des mers du sud ». De Bourg, en octobre 1942, Francis Ponge écrit : « *Curieux comme les mouches, ou du moins cette mouche, aime à boire l'encre Bleu des mers du Sud, de chez Waterman. Elle court derrière ma plume et pompe à mesure. Je lui offre un pâté (sur une feuille à part, je vous le dis pour que vous ne croyez pas à une histoire) : elle va le boire, elle l'a bu / * Bossuet. / Elle monte alors sur ma plume qu'elle chevauche intrépidement jusqu'au bout de la ligne, le mouvement de recul l'effraie à ce moment mais elle ne réussit pas à la tarir, à la rendre sèche à mesure.* »

De Max-Pol Fouchet à Francis Ponge : trois versions de la même lettre, manuscrite à en-tête de *Fontaine. Revue mensuelle des lettres françaises*, dactylographiée et datée « *Alger, le 23 Juillet 1942* » (petit format) et d° (21 x 27 cm).

Fonds Gaëtan PICON. 75 PCN 20.26. 17 lettres manuscrites de Francis Ponge à Gaëtan Picon. Le 3 août 1959, Ponge indique aux Picon comment gagner Les Fleurys par la route (à rapprocher d'une lettre équivalente de Ponge à Tortel). Le 13 octobre 1964, Ponge remercie Gaëtan Picon pour son mot aimable sur son « Fautrier » paru dans le *Mercure de France*. En janvier 1970, Ponge transmet à Picon une liste de ses traductions. Le 17 mars 1970, depuis Le Mas des Vergers à Bar-sur-Loup, Ponge organise son séjour américain, par Washington, Columbia, Princeton, etc. Le 6 février 1972, il invite Picon à assister à une projection d'un court-métrage réalisé à partir de son poème « Le Volet » (texte dit par Michel Bouquet ; réalisateur : Carlos Vilardebo, pour Pathé-Cinéma). Ce film sera diffusé en 1974.

Fonds Gaëtan PICON. 75PCN16.4. « Ponge », conférence ou notes de Gaëtan Picon sur *Le Savon* de Ponge (3 ff. mss).

Fonds PRIGENT. PRG 9.1. Billets et quittance de frais liés au voyage de Francis Ponge de Buffalo à New York La Guardia, le 5 octobre 1965 ; note de Christian Prigent à propos de la conférence de Francis Ponge ; photocopies de « Écrits récents », mss de Francis Ponge, 5 ff., dont, à propos d'une nouvelle étude sur Braque, notes à partir du Littré sur *Métier, Méditatif, Méditation, Méditer, Contemplation, Considération, Désirer*. Programme provisoire du colloque Ponge de Cerisy, du samedi 2 au mardi 12 août 1975.

PRG.9.2. « F.P. / (la poétique de Francis Ponge) », thèse sur Francis Ponge, plan de février 1975. Tableau comparatif des « Dates », « Textes » et « Biographie » (2 ff.). Chapitres intitulés « Le texte et la mort », « Le Concert des vocables », « Conférence sur le soleil », « De la rage de l'expression à l'âge de la répression », « Roue, roue voilée, roue en huit / (Ponge et le baroque) ». Copie d'un dos de dossier « Ponge / 1968-/1988 ». [Christian Prigent notamment publiera « La "besogne" des mots chez Francis Ponge » dans le n° 29 de la revue *Littérature* en février 1978].

PRG.9.3. En 2010, Benoit Auclerc envoie à Christian Prigent copie des lettres de Ponge à Prigent : le 13 août 1969, Prigent écrit à Ponge au sujet de son projet de mémoire d'enseignement supérieur, pour la Faculté des Lettres de Rennes, sur un auteur dont il fréquente quotidiennement les textes ; ce mémoire de Prigent cause à Ponge « *une grande joie* » : « *Vous me connaissez assez (je veux dire, l'auteur — par exemple — du "Pour un Malherbe") pour savoir qu'une parfaite fureur me paraît la seule justification d'une activité critique.* » Sollers et Kristeva sont eux aussi très intéressés, selon Ponge, par le mémoire de Prigent. Ils le font circuler parmi Thibaudeau, Pleynet, Roche en décembre 1969. La lettre datée « *Mardi, Le 24-III-70* » indique à Prigent l'itinéraire pour se rendre au Mas.

Le Seuil. 4483.19. Dossier de presse constitué de photocopies, à l'occasion de la mort de Francis Ponge : *Libération*, mardi 9 août 1988, p. 2-5 [articles de Jean-Marie Gleize et Denis Roche] ; Frédéric de Towarnicki, « Un "*Braque en prose*" », mardi 9 août 1988, p. 27 ; Jean Ristat, « Tordre le coup au ronron », et Michel Boué, « Le fabuliste des choses », *L'Humanité*, mardi 9 août 1988, p. 17 ; « Francis Ponge dans l'ordre des choses », *Quotidien de Paris*, 9 août 1988 ; *La Croix*, mercredi 10 août 1988 ; Patrice Delbourg, « Francis Ponge une cure de détachement », *L'Événement du jeudi*, 11 au 17 août 1988 ; « Francis Ponge poète têtue », *Télérama*, 17 août 1988, p. 16 ; « Francis Ponge », *Télérama*, n° 32-33-34, *Livres Hebdo*, p. 46.

Œuvres de Francis Ponge

On consultera avec profit le site obvil [observatoire de la vie littéraire] que la Sorbonne consacre à Francis Ponge.

Paul-Francis Nogères, « Sonnet », *La Presqu'île* [dir. Jean Sylveire puis Philippe Reynier], deuxième série, n° 4, 15 octobre 1916, p. 4.

P., « Esquisse d'une Parabole », *Le Mouton blanc. Organe du classicisme moderne* [dir. Pierre Favre ; rédacteur en chef : Jean Hytier], Lyon, novembre-décembre 1922, p. 14-16 [d'abord destinée à porter le nom *Lettres de Jules Romains*, la revue préfère le nom du cabaret où se réunissaient « Racine, La Fontaine, Molière et Boileau ». De Francis Ponge, le numéro précédent (n° 2, octobre 1922) annonçait des « Poèmes » de Francis Ponge comme à paraître dans *Le Mouton blanc*. Le texte ne sera finalement signé que de l'initiale P., et repris en 1967 dans *Nouveau Recueil*, p. 11-14. La revue *Le Mouton blanc* insère des réclames pour deux revues belges, *Le Disque vert* de Franz Hellens et *La Lanterne sourde* de Paul Van Der Borgh, et une revue parisienne, *Intentions* de Pierre-André May. Elle a deux pages de citations, « Erreurs » (page de gauche) et « Vérités » (page de droite)].

« Fragments métatechniques », *Le Mouton blanc* [dir. Pierre Favre ; rédacteur en chef : Jean Hytier], Maupré par Charolles (S. & L.), 1^{ère} série, n° 4, janvier 1923, p. 9-10 ; de décembre 1922 à novembre 1923, Francis Ponge donne dix textes au *Mouton blanc*, où il retrouve ses condisciples de khâgne, Gabriel Audisio et le véritable fondateur, Jean Hytier. Textes repris dans *Nouveau Recueil*, Paris, Gallimard, 1967, p. 15-17.

« Trois satires », *La N.R.F.*, 10^e année, n° 117, 1^{er} juin 1923, p. 878-882 [contient « Monologue de l'employé », « Dimanche, ou l'artiste » et « Un ouvrier » ; suit Paul Valéry et Marcel Proust, précède Albert Cohen et Henri Deberly au sommaire. Au fonds Paulhan, à la suite du ms du *Parti pris des choses*, figurent les 9^{fs} ms de « Trois satires »].

« Qualité de Jules Romains » et « Jules Romains Peintre de Paris », *Le Mouton blanc*, 2^e série, n° 1, septembre-octobre 1923, p. 47 et p. 65-66 [*Le Mouton blanc* devait s'appeler *Lettres de Jules Romains*, du nom du professeur de philosophie de Jean Hytier. Francis Ponge définit ainsi son premier maître : « D'un sexe très défini, ni grec ni latin, masculin, français, moins populaire que montagnard. [...] Frère jovial, aîné qui vient du père ! »]

« Hommage à Jules Romains », *La N.R.F.*, 11^e année, n° 122, 1^{er} novembre 1923 [ce texte fait le lien entre *Le Mouton blanc* et *La N.R.F.*].

« Esclandre suivi de cinq autres poèmes », *Le Mouton blanc* [dir. Marthe Esquerré ; réd. en chef : Jean Hytier], 2^e série, n° 2, novembre 1923, p. 1-6 [textes publiés en tête de sommaire ; au fonds Paulhan, avec le ms du *Parti pris des choses*, figure « Esclandre », corrigé à la main en « L'Esclandre » et « Un coucher du Soleil » corrigé de même en « Le coucher de Soleil / ou le bouquet d'artifice »].

« À la gloire d'un ami », *La N.R.F.*, 12^e année, n° 143, 1^{er} août 1925, p. 129-130 [texte publié en tête de sommaire].

« Poèmes », *Commerce*, n° V, automne MCMXXV, p. 123-126 [comprend seulement « Pauvres pêcheurs » et « Rhum des fougères ». Au sommaire, Francis Ponge côtoie Paul Valéry, Léon-Paul Fargue, Jean Paulhan, Rudolf Kassner, Jean Prévost, André Beucler, Hölderlin et Maurice Scève].

¶ *Douze petits écrits*, avec un portrait en lithographie par Mania Mavro, 1926, 44 p. [achevé d'imprimer le 31 mars 1926 ; un « mercredi soir » de 1935, puis le 27 novembre de la même année, Francis Ponge rappelle le nom de Mania Mavro, sa tante ; c'est chez elle qu'il fait la connaissance de Marcel Jouhandeau ; le portrait avait d'abord été demandé à Marc Chagall, mais le livre lui-même étant mis en doute, Jean Paulhan dut décommander le portrait à Chagall. Au fonds Paulhan, à la suite du ms du *Parti pris des choses*, figurent deux feuillets manuscrits de titre et de sommaire des *Douze petits écrits*].

« Le Mimosa », *Fontaine*, n° 21, mai 1942, p. 42-53.

¶ *Le Parti pris des choses*, n° XIII, 87 p. [le texte était prêt dès 1939 ; ouvrage achevé d'imprimer le 19 mai 1942 ; réimpressions en 1945 et, pour l'édition revue et corrigée par l'auteur, le 31 octobre 1949 ; texte repris dans *Tome premier*, Gallimard, 1965, 617 p.]

My creative method, Zurich, Atlantis Verlag, 1949 [plaquette achevée d'imprimer le 30 mai 1949 par l'imprimerie F. Frel, à Horgen (Suisse) et tirée à cinquante exemplaires].

La Seine, Images de Maurice Blanc, Lausanne, La Guide du Livre, 1950, 195 p. [achevé d'imprimer le 3 septembre ; de Paris, Francis Ponge écrit à Jean Tortel, le 15 septembre 1948 : « J'ai reçu aussi les secondes épreuves de *La Seine*. Cette pauvre Seine ! J'en ai fait quelque chose à mâcher éternellement. Ce n'est pas un fleuve, c'est un immense morceau de chewing-gum. / Il faudra beaucoup de verres d'eau pour faire passer ça... »]

La Rage de l'expression, Lausanne, Mermod, 1952, 171 p. [achevé d'imprimer en avril].

Le Grand Recueil. Lyres, Gallimard, 1961, 189 p. ; *Méthodes*, Gallimard, 1961, 307 p. ; *Pièces*, Gallimard, 1961, 219 p. [tous trois achevés d'imprimer le 30 novembre ; le prière d'insérer est au tome I ; les tomes I et III comportent un feuillet d'errata].

Pour un Malherbe, Gallimard, 1965, 335 p. [*Malherbarium* dans l'édition allemande].

Nouveau Recueil, Gallimard, 1967, 239 p.

Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers, Gallimard/Seuil, 1970, 194 p. Francis Ponge écrit à Christian Prigent, le « Vendredi 5-VI-70 » : « il semble que nous assistions à une occultation systématique de mes Entretiens avec Ph. S., et c'est très bien que vous écriviez quelque chose à leur propos (pourquoi pas pour la NRF — dont le refus (éventuel) ne vous affecterait pas, (nous amuserait plutôt) ».

« Écrits récents », *TXT*, n° 3 / 4, printemps 1971, p. 36-39 [une photocopie du manuscrit de ce texte figure au fonds Prigent ; « Intéressé (même, ému) », Ponge remercie Prigent « le 25 - 8 - [19]71 »].

« Au seuil de la parole, pour sortir du silence [...] », *En souvenir d'Anne Heurgon-Desjardins, s.l.n.d.*, p. 1-6 [en tête du recueil des « Textes présentés à l'Assemblée générale de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, tenue le 20 février 1978, à l'École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, Paris »].

Œuvres complètes, édition établie sous la direction de Bernard Beugnot, Paris, Gallimard, t. I, 1999, 1211 p. et t. II, 2002 [« Bibliothèque de la Pléiade »].

Pages d'atelier 1917-1982, textes réunis, établis et présentés par Bernard Beugnot, Paris, Gallimard, 2005, 418 p. [recueil d'inédits ; on y trouve notamment la note de Ponge sur *Le Fleuve caché* de Jean Tardieu, que l'on a cru perdue et le discours du 18 avril 1937 au Moulin de la Galette].

Quelques références critiques

Jean-Paul SARTRE, *L'Homme & les choses*, Seghers, 1947, 78 p. [presses de l'Imprimerie Union ; le texte a d'abord paru dans la revue de Pierre Seghers, *Poésie* 44, n° 20 et 21].

André PIEYRE de MANDIARGUES, « Le Soleil de Ponge », *La N.N.R.F.*, 3^e année, n° 36, 1^{er} décembre 1955.

« Hommage à Francis Ponge », *La N.N.R.F.*, 4^e année, n° 45, 1^{er} septembre 1956 [Georges Braque, « Partir du plus bas » ; Albert Camus, « Lettre au sujet du *Parti pris* » ; Jean Grenier, « Présentation de Francis Ponge » ; Philippe Jaccottet, « Remarques sur *Le Soleil* » ; André Pieyre de Mandiargues, « Le Feu et la Pierre » ; José Carner, « Francis Ponge et les Choses » ; Betty Miller, « Personne à l'Horizon » ; Piero Bigongiari, « Le Parti pris de Ponge » ; Gerda Zeltner-Neukomm, « Un Poète de Natures mortes » ; Francis Ponge, « Les Hirondelles » et « Malherbe ».

De Gilly, le 6 mai 1956, Jean Paulhan écrit à Francis Ponge : « *Eh bien, c'est donc entendu pour l'hommage à F.P. — des dimensions à peu près de l'"hommage à Supervielle". Si tu veux, nous le préparerons ensemble, dans quelques jours.* » ; puis le « *Dimanche* » 17 juin 1956 : « *Content aussi de préparer cet hommage. Je t'écrirai. Sommes-nous redevenus amis, comme jadis ? Oui, n'est-ce pas.* » Au dernier moment, Jean Grenier demande à Jean Paulhan de retirer sa contribution, écrite pour la radio, non pour l'édition].

René de SOLIER, « Douze petits écrits ou l'émulsion du langage », *Synthèses*, n° 122, 1952, 27 p. [tiré-à-part].

Jean THIBAudeau, *Ponge*, Gallimard, 1967, 288 p. [coll. « La Bibliothèque idéale » ; la section biographique « Les jours » a fait l'objet d'entretiens avec Francis Ponge (p. 23)].

Dossier « Ponge aujourd'hui », *TXT*, n° 3 / 4, printemps 1971, 88 p.

Marcel SPADA, *Francis Ponge*, Paris, Seghers, 1974, 191 p.

Francis Ponge. Colloque de Cerisy, Paris, U.G.É., 1978, 436 p. + catalogue de la collection 10/18 [communications de Jean Tortel, Joseph Guglielmi, Michael Riffaterre, Jean-Michel Adam, Jacques Derrida, Marcel Spada, Raymond Jean, Gérard Farasse, Suzanne Allen,

Henri Maldiney, Serge Gavronsky, Jean-Luc Steinmetz, Christian Prigent, Frédéric Berthet, Jean-François Chevrier, Jean Thibaudeau].

Jean TORTEL, *Francis Ponge cinq fois*, frontispice de Jean Dubuffet, Montpellier, Fata Morgana, 1984, 93 p. [pour les *Cahiers du Sud*, Jean Tortel parlait du *Parti pris des choses* en août 1944, de *Proèmes* au premier semestre 1949 ; de *L'Araignée* et de *La Rage de l'expression* au premier semestre 1953 ; *Le Grand recueil* est chroniqué par lui dans *Critique* en juin 1962 ; le cinquième texte est celui de sa communication au colloque de Cerisy de 1975. En 1963, quand le livre de Thibaudeau est encore en préparation, les éditions Gallimard envisagent aussi un recueil d'études de Jean Tortel sur Francis Ponge].

Jean PAULHAN/Francis PONGE, *Correspondance 1923-1968*, édition critique annotée par Claire Boaretto, 2 vol., Gallimard, 1986, 371 p. Armande Ponge a déposé à l'IMEC les précisions et les corrections qu'elle souhaitait voir porter un jour sur cette édition.

[Jean-Marie GLEIZE, dir.], *L'Herne*, Éditions de l'Herne, 1986, 616 p. [achevé d'imprimer en juin].

Jacques Derrida, *Signéponge*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, 126 p. [coll. « Fiction & Cie »]. En avril 1976, recevant la contribution de Jacques Derrida au numéro de *Digraphe* qui lui était consacré, et qui contenait « La serviette-éponge », Francis Ponge écrivait à Jacques Derrida : « *Quelle magnifique (magnifiante aussi) attention (et généreuse — et donc géniale — et donc génératrice), que de scrupules et quel dynamisme, dès lors, pour vous permettre de les franchir, ils provoquent (quel emportement ! (pour les emporter). Oui, quelle attention manifeste votre lecture (des textes de l'autre (moi), comme, au fur et à mesure que vous écrivez, de votre propre txete) !*

J'en reste (ou en demeure) — et merci ! — tout interdit. »

Jean-Marie GLEIZE, *Francis Ponge*, Éditions du Seuil, 1988, 287 p. [coll. « Les Contemporains »].

Philippe JACCOTTET : 23 lettres (1991-2001) à Gérard Farasse, notamment sur Francis Ponge. Librairie Solstices.

Francis PONGE/Jean TORTEL, *Correspondance 1944-1981*, édition établie et présentée par Bernard Beugnot et Bernard Vick, Paris, Stock, 1998, 327 p.

Gaston GALLIMARD/Jean PAULHAN, *Correspondance 1919-1968*, édition établie, présentée et annotée par Laurence Brisset, Gallimard, 2011, 608 p.

François VIGNALE, *La Revue Fontaine. Poésie, Résistance, Engagement. Alger 1938-Paris 1947*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, 291 p.

Armande PONGE, *Pour une vie de mon père*, tome I, « Rétrospective, 1899-1919 », Paris, Classiques Garnier, 2015, 699 p.

Trois lettres de Francis Ponge à Marguerite Caetani, dans : Sophie LEVIE, *La Rivista "Commerce" e Marguerite Caetani*, t. V, Roma, 2016, p. 240-242.

Chantal AUBRY, *Pauvert irréductible*, Paris, L'Échappée, 2018, 492 p. [sur *Pour un Malherbe*].